

TARDI

MOI RENÉ TARDI

PRISONNIER DE GUERRE

AU

Stalag III B



casterman

MOI RENÉ TARDI
PRISONNIER DE GUERRE

AU
Stalag III B

www.casterman.com

ISBN 978-2-203-04898-0

N° d'édition : L.10EBBN001643.N001

© Casterman 2012

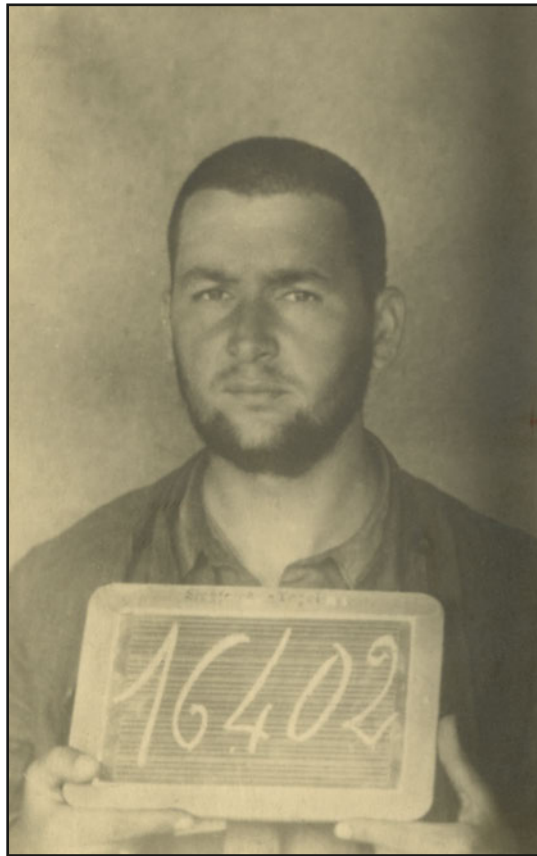
Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Achévé d'imprimer en octobre 2012 en France par Pollina. Dépôt légal : Novembre 2012 ; D. 2012/0053/480.

TARDI

MOI RENÉ TARDI
PRISONNIER DE GUERRE
AU
Stalag III B



Couleurs : Rachel Tardi

Prix de la mise en couleurs au Festival de Solliès-Ville. 2012.

casterman



Dessin de Jean Grange, 17-7-1941 (Stalag V B).

Le tien, René, le mien, Jean. Tous deux partis à la guerre en septembre 1939. Tous deux vaincus en 1940, encerclés, capturés, parqués dans les champs avec des milliers d'autres, puis déportés en territoire ennemi dans des wagons à bestiaux, jusqu'aux camps de prisonniers, Stalags, Oflags, qui allaient les « accueillir » pour quelques années, toutes nationalités confondues (comme ils avaient « accueilli », dès 1933, des communistes allemands et des opposants au régime national-socialiste). Le tien pour cinq ans au Stalag II B, sous le matricule 16.402, à Hammerstein, en Poméranie orientale, le mien près de quatre ans au Stalag V B, sous le matricule 4.536, à Villingen, 800 m d'altitude, dans la Forêt-Noire.

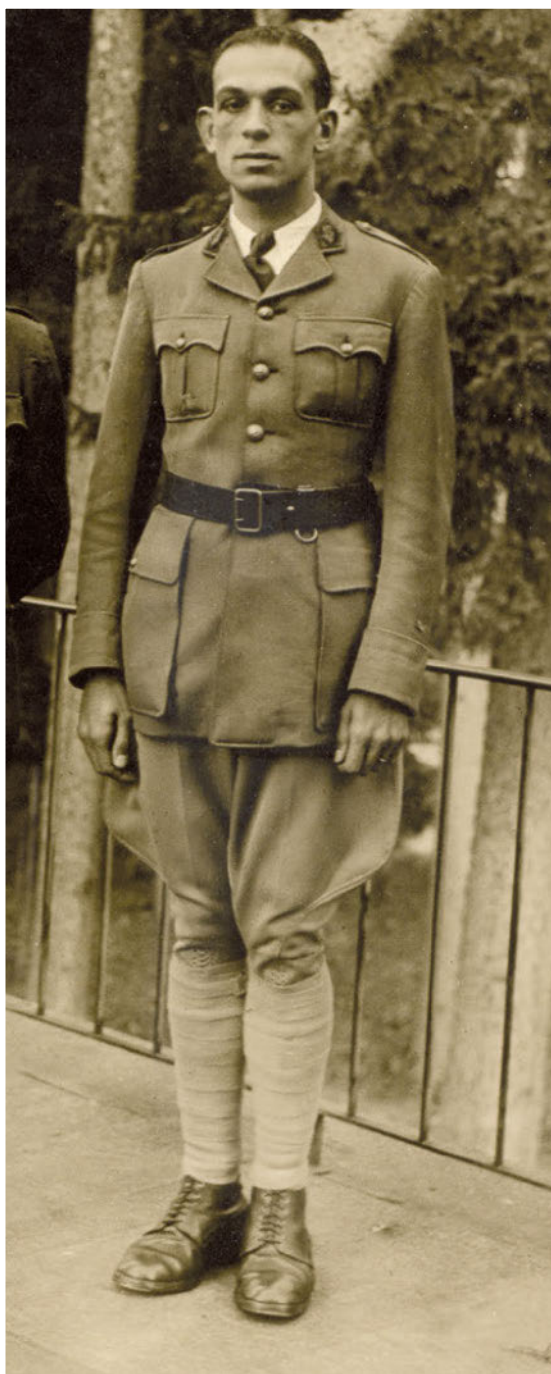
René et Jean, nés en 1915, furent vraisemblablement conçus, l'un comme l'autre, lors d'une permission de leurs pères, au cours de l'année 1914. Eux-mêmes soldats vingt-cinq ans plus tôt, précipités dans le vortex de la frénésie guerrière de ce premier conflit planétaire, leurs géniteurs avaient survécu à la gigantesque « entretuerie » des nations « civilisées »

et ne connurent ni l'humiliation de la défaite, ni l'épreuve de la captivité. Mais ils revinrent de « la Grande Guerre » brisés en mille morceaux, hallucinés, leurs nuits hantées par l'horreur vécue quatre années durant, les images de carnage et les hurlements des agonisants à jamais incrustés dans leur mémoire. Et leurs fils respectifs, René et Jean, qui ne firent vraiment connaissance avec eux qu'après l'Armistice, grandirent dans l'épouvante des récits de batailles qu'ils entendaient et comprenaient de mieux en mieux en prenant de l'âge. Cette guerre a donc, comme pour beaucoup d'autres, profondément marqué l'histoire de nos familles respectives. Et les vingt-cinq années écoulées entre la Première et la Seconde Guerre mondiale n'auront pas suffi à guérir le traumatisme des survivants, ni à effacer les blessures de l'effroyable tragédie qui fit dix millions de morts. Les pères de René et de Jean, nos grands-pères, croulaient sous ce fardeau, trop lourd à porter au fil du temps, d'une douleur impossible à évacuer dont ils ne se remirent jamais.

Un quart de siècle plus tard, faits prisonniers à 24 ans, leurs garçons sont revenus brisés à leur tour : mon père, amaigri de trente kilos, avait perdu ses beaux cheveux noirs frisés, qui avaient tant séduit ma mère. Toutes petites, ma sœur aînée, Rosine, et moi, écoutions les yeux arrondis cet immense papa squelettique nous raconter des bribes de son vécu de captif. Ce qui nous plaisait, c'était la note d'humour qu'il mettait, pour ne pas nous effrayer sans doute, dans son évocation des choses les plus éprouvantes comme la faim, cette faim omniprésente dans le témoignage de René. Il nous parlait de « l'unique petite cuillerée de confiture » qui, malgré son goût insipide, venait parfois ensoleiller une journée par les quelques secondes de délices qu'elle offrait soudain aux papilles de ces jeunes gens en manque de tout. Quant à ce qu'il appelait la « soupe de poussière » – l'ordinaire des prisonniers –, c'était pour moi une image si puissante que je la visualisais comme les résultats de quelque phénomène météorologique, un vent violent qui avait dû souffler sur le Stalag, balayant la poussière des baraquements, avant de la précipiter dans les marmites des cuisines ! Cette image m'amusait et me terrifiait tout à la fois.

À son retour, Jean n'a pas pu prendre la parole, exprimer, rendre compte, raconter en détails les quatre sinistres années de privation de liberté. Pire, lorsqu'il lui arrivait de les évoquer, mon grand-père maternel, qui avait fait la Première Guerre mondiale, lui clouait le bec, raillant cette armée de vaincus de mai-juin 1940... « Ah, disait-il, voilà "le grand militaire" qui va nous raconter ses exploits ! ». Je me souviens qu'alors, mon père, plutôt que d'entrer en conflit avec cet

ancien combattant médaillé – de surcroît son beau-père ! –, avalait sans mot dire cette nouvelle humiliation et replongeait dans le silence. Sans doute comme des



Jean Grange, médecin auxiliaire au Stalag V B.

centaines de milliers d'autres qui, comme lui, n'avaient en effet ni exploit ni victoire magnifique à revendiquer, contrairement aux héros des tranchées... On ne se préoccupa guère à l'époque de chercher à savoir comment ils avaient vécu ces années de leur jeunesse salopée, là-bas, dans ces multiples camps où la lutte acharnée pour survivre leur avait révélé le meilleur mais surtout le pire de l'âme humaine. À la Libération, la révélation de la barbarie nazie à l'ouverture des camps de la mort, puis l'arrivée des survivants à l'Hôtel Lutetia, ainsi que la célébration de l'héroïsme des résistants français sous l'occupation, éclipsèrent totalement le retour des prisonniers de guerre. Il n'y eut pas d'espace pour la parole de ces derniers et leurs souffrances n'eurent pas droit de cité. Ils demeurèrent des victimes silencieuses et ignorées de cette guerre, puis de la honteuse collaboration du régime de Vichy, qui les laissa par la suite otages aux mains de l'ennemi, main-d'œuvre de substitution enrôlée dans quelques 80 000 kommandos

de travail : exploitations agricoles, mines de charbon, usines métallurgiques, où beaucoup d'hommes perdirent la vie, épuisés par la faim et le travail forcé.

À la déclaration de guerre, jeune étudiant en médecine, Jean rêvait de pousser plus loin ses études pour pouvoir un jour enseigner. Lorsqu'il revint de captivité, il était trop tard pour les inscriptions aux concours : les places étaient déjà prises ! Tandis qu'il croupissait au Stalag V B, les mandarins lyonnais avaient pistonné leurs rejets et les avaient casés à l'avance sur les listes des candidats pour les prochaines années...

Il dut renoncer à sa vocation de transmettre à des étudiants ce qu'il considérait comme « l'Art de la médecine ». À cause de sa captivité et du népotisme des élites du corps médical, Jean ne devint pas professeur et en resta longtemps meurtri. Mais il aura été un médecin respecté et très aimé et ne s'enrichit pas car sa pratique fut une sorte de sacerdoce, jamais un lucre.

René, lui, n'avait pu faire d'études comme il l'aurait sans doute désiré... Sentant venir la guerre, il s'était engagé dès 1935 dans l'armée. La guerre éclata en effet et il passa directement de la caserne aux commandes de son char, lequel n'allait pas le protéger bien longtemps de l'invasion nazie. Des jeunesses stoppées dans leur élan, en somme, des projets d'avenir saccagés, des existences gâchées par les années inutiles de détention, l'éloignement, les souffrances physiques, les mauvais traitements et les humiliations... Voilà ce que furent pour eux ces années de captivité. Voilà ce que Tardi, en 1980, avait demandé à son père de lui raconter, avec une précision chirurgicale, malgré le temps écoulé, et peut-être, par moments, les défaillances de la mémoire chez

cet homme déjà âgé et malade. Pour briser le silence insupportable qui s'installa dès le retour des « vaincus ». Pour donner enfin la parole à l'un de ces « dommages collatéraux » de la défaite que représentèrent 1 830 000 soldats faits prisonniers par la Wehrmacht, dont 1 600 000 furent envoyés dans des camps à travers l'Allemagne et la Pologne tombée sous le joug nazi. Et René Tardi s'est exécuté, répondant au-delà de ses espérances aux attentes de son fils, remplissant scrupuleusement, à la main, des petits cahiers d'écolier, afin que cet épisode tragique de sa vie de jeune adulte ne demeure pas comme un trou béant dans la mémoire familiale.

Et l'œuvre de mémoire se poursuit avec ce livre. Tardi s'y représente enfant, en culottes courtes, dialoguant avec son père et lui posant de multiples questions. Il donne à ce récit un décor réaliste, élaboré à partir de recherches minutieuses, de vérifications multiples, attaché comme toujours à une reconstitution graphique des lieux aussi exacte que possible, tout comme à la rigueur historique des faits. Car il s'agit bien là d'un témoignage, précieux et



unique par la façon dont René dépeint cette période si peu valorisante pour le jeune homme qu'il était, idéaliste et fougueux à la veille de la guerre, et revenu de captivité plein d'amertume et de dégoût pour son pays qui s'était mis à genoux devant l'ennemi, alors qu'il aurait tant aimé pouvoir en être fier !...

Lorsqu'ils firent connaissance, René et Jean partagèrent spontanément les souvenirs de leurs longues captivités respectives. Après la mort de son père, en 1986, Jacques avait donné ses petits cahiers à lire au mien. Celui-ci avait éprouvé une très grande émotion à l'évocation qui lui parut si juste et si familière, du sinistre itinéraire qui avait été le leur, bien qu'ils n'aient pas échoué dans le même camp : leurs dernières tentatives désespérées pour couper la route à l'envahisseur – René sabota son char afin qu'il ne tombe pas aux mains de l'ennemi, Jean fit sauter un pont –, leur capture, puis la déportation vers l'Allemagne, le camp de tri de Trèves, le Dulag XII D où ils s'étaient peut-être croisés avant d'être expédiés vers leurs futures prisons ; l'obsession de la faim, le froid, la promiscuité, les rituels éprouvants de leur existence concentrationnaire – l'appel, la fouille ; leurs tentatives d'évasion avortées, les brutalités et les humiliations, la collaboration à



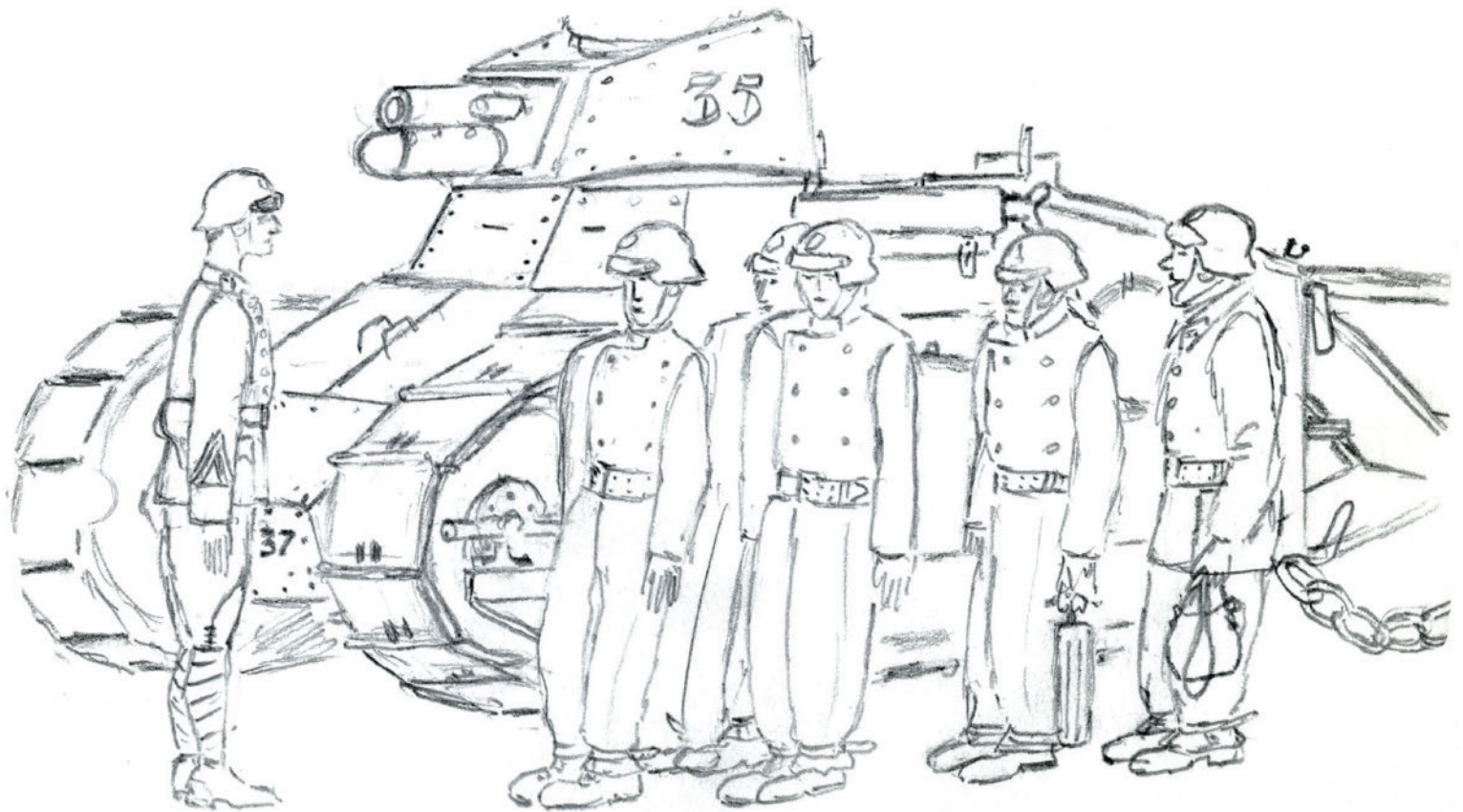
« En captivité, Noël 1942 », portrait de Jean Grange par Q. Daniel.

l'intérieur du Stalag, les morts – car on mourait aussi massivement dans les camps de prisonniers de guerre (entre 1941 et 1942, 45 000 prisonniers du II B sont morts d'une épidémie de fièvre typhoïde et furent enterrés dans des fosses communes)... Mais aussi, pour le moral, toutes sortes de petites résistances quotidiennes aux cerbères préposés à leur garde, et surtout, la découverte de la solidarité entre camarades, d'une fraternité qui deviendrait par la suite avec certains – pas forcément français, au demeurant – une solide et durable amitié.

Moi, René Tardi, prisonnier de guerre au Stalag II B arrive sans doute trop tard pour que, tout comme Jean, des centaines, des milliers, voire davantage encore, parmi ceux qui connurent un sort identique à celui de l'auteur de ce témoignage, puissent à leur tour s'y plonger passionnément et se retrouver, peut-être, parmi les personnages des centaines de dessins nés de la volonté de son fils de lui donner la parole. Trop tard, oui, parce que plus de soixante-cinq ans ont passé depuis la Libération et que la plupart d'entre eux ont aujourd'hui disparu, emportant dans la mort la blessure indélébile de cette douloureuse parenthèse dans leur vie de tout jeunes adultes...

Mais pour leurs enfants et petits-enfants, l'hommage qu'a voulu rendre Tardi, par cette œuvre, à l'ancien prisonnier de guerre que fut son père, et à travers lui à tous ceux qui peuplèrent, des années durant, les quelque 120 camps de prisonniers de guerre disséminés à travers l'Allemagne et la Pologne, apportera peut-être enfin à leurs propres pères ou grands-pères qui y ont souffert, et parfois laissé leur vie, le respect et la reconnaissance qui leur ont été refusés à leur retour. Et aujourd'hui encore...

Dominique GRANGE



Rassemblement

Dessin de René Tardi

« Les Russes, je les ai vus dans un état de délabrement complet. Crevés, maigres... C'était les plus mal traités, mais ils restaient dignes devant les Allemands.

Leur calot n'a pas de pointes, il épouse bien la forme de la tête, le crâne va jusqu'au fond. Pas de veste à boutons mais une blouse qui s'enfile par la tête comme une vareuse de marin et s'arrête à mi-cuisses. Le ceinturon, qui se porte dessus, est une simple courroie de cuir tout à fait rudimentaire, rappelant plutôt une bretelle de fusil. La culotte de cheval est bien coupée, l'arrondi bien taillé. Je ne me rappelle plus si la poche s'ouvre dans la couture ou si elle est taillée en biais. Les bottes sont assez courtes, comme celles de la troupe allemande, mais c'est du bon cuir. Le manteau est très ample et descend jusqu'aux chevilles. Il n'a qu'une rangée de sept boutons. Le havresac n'est qu'un sac à patates dont les courroies sont des ficelles. La couleur de

l'uniforme est indéfinissable, un mélange de deux tiers de terre et un tiers de moutarde. Les pattes d'épaule sont affreuses, sur fond rouge, des étoiles, quelque soit le grade du soldat. Elles sont trop larges, trop lourdes, et ne restent pas à l'horizontale sur l'épaule mais glissent vers l'avant... »

Mon vieux faisait dans le détail, on ne peut pas dire le contraire. Il m'en est resté quelque chose. Si vous ne compreniez pas, il pouvait accompagner sa description d'un petit dessin. Les récits de sa captivité et les chars (on ne dit pas un « tank » !) ont meublé pas mal de conversations au cours des repas familiaux. Des histoires que je visualisais vaguement en m'appuyant sur quelques photographies, des images de guerre, des films (de guerre !). En gros, tout ça était assez flou, parce que raconté dans le désordre des anecdotes ou des souvenirs avec son pote Drouot (Boy... prononcer Bois !).

Et puis un jour, je lui ai demandé de m'écrire tout ça, de coucher sur le papier, dans l'ordre chronologique, ses souvenirs du Stalag II B. Ce qu'il a fait dans les années 80. Il m'a raconté ses motivations, depuis son engagement dans l'armée, son mariage en 1937, la grande dérouillée 1940, et les cinquante-six mois passés derrière les barbelés, en Poméranie.

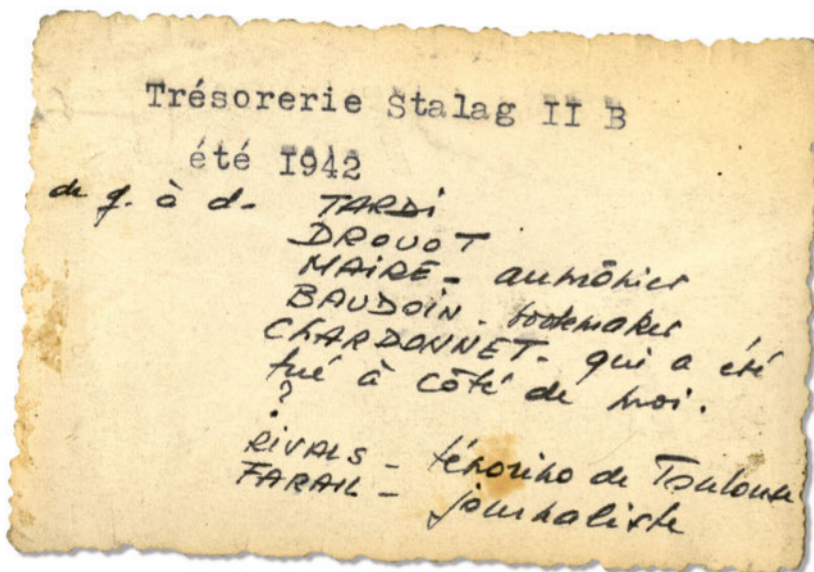
J'ai lu ces trois cahiers d'écolier couverts d'une écriture fine, quelquefois difficile à déchiffrer, avec des croquis explicatifs pour combler ce que les mots laissent d'imprécis et que seul le dessin pouvait rendre évident. J'ai lu ces trois cahiers, les ai rangés dans une boîte avec des photos qui avaient un rapport avec cette époque. Je me suis dit qu'un jour j'en ferais quelque chose, que je raconterais tout ça en mettant des images sur son texte...

Le temps a passé. La maladie, l'hôpital... La mort. Quelques heures avant de disparaître, au sortir d'un anéantissement comateux, ses dernières paroles... Le voilà dans son char, au bord d'un canal. Un petit canon allemand de 37 mm s'apprête à lui tirer dessus. Il a du mal à extraire je ne sais quel projectile de la chambre de tir du canon de son char pour le remplacer par un autre obus. Il a juste le temps de détruire le canon allemand... Il y était donc toujours et encore, dans son petit char, avec son mécano pas très causant. Le fait qu'ils aient écrasé les servants du canon me glaçait d'horreur lorsqu'il racontait cet épisode... Donc, peu de temps avant de mourir, il était toujours

au bord de ce sinistre Canal de la Sambre à l'Oise, que je suis allé repérer, il y a quelques années.

Je me suis rendu compte à quel point ces moments dramatiques l'avaient marqué... À vingt-cinq ans, alors qu'on est encore un môme ! J'ai compris beaucoup plus tard, après avoir franchi cette période

de l'adolescence où j'étais en conflit avec mon père, lui reprochant son passé militaire, j'ai compris, donc, à quel point ces années terribles avaient compté pour lui, dont la jeunesse avait été confisquée, volée, pourrait-on dire... 4 ans et 8 mois de captivité, le froid, la faim, la survie, et surtout l'amertume qui fera de lui à vie un homme meurtri, aigri, coléreux, honteux... Un vaincu, un perdant revenu de tout... Ce n'était pas très épanouissant, pour le gamin que j'étais alors, d'évoluer aux côtés d'un type en pétard du matin au soir. Mais il pouvait aussi



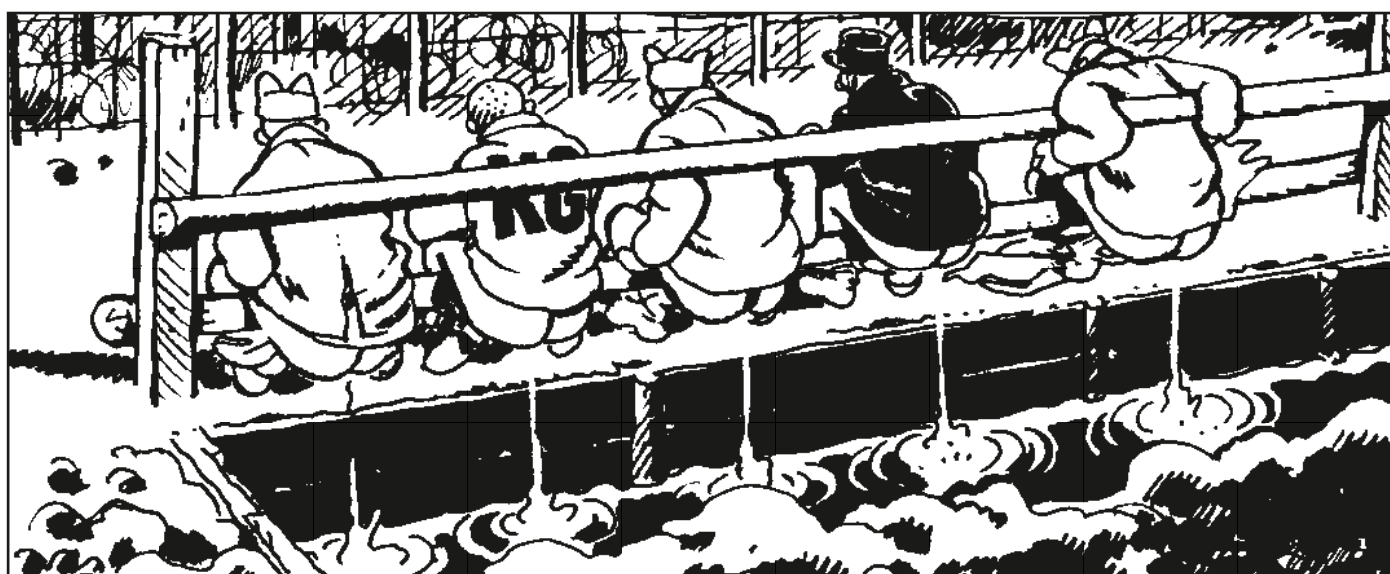
se montrer tendre et plein d'humour. Épris de perfection, il s'insurgeait à tout propos contre l'amateurisme et détestait les administrations, quelles qu'elles soient. Je lui suis reconnaissant de m'avoir inculqué le goût du travail bien fait et une certaine forme d'exigence pouvant aller parfois jusqu'à l'obsession. Je l'ai vu bricoler des journées entières dans son atelier, au sous-sol de la maison, recommencer inlassablement telle ou telle pièce de mécanique pour un modèle réduit de machine à vapeur, et aller compter le nombre des bouchonnages sur

le moteur d'une Bugatti Grand Sport qu'il reproduisait à petite échelle. Je suis allé lui acheter des vis et du matériel sophistiqué chez des spécialistes de ce genre d'outillage. Je suis allé, armé d'un mètre de couturière, prendre les dimensions des patins d'une chenille sur un char Renault FT exposé près d'un escalier, aux Invalides. C'était donc un type précis, rigoureux, jamais approximatif.

J'ai lu ses cahiers, je les ai mis de côté, il est mort. Que l'on comprenne bien qu'il ne s'agit pas d'un journal tenu au jour le jour au Stalag, mais de souvenirs consignés à ma demande, 40 ans plus tard.

Combien je regrette de ne pas lui avoir posé certaines questions alors qu'il en était encore temps. Des questions qui resteront sans réponse... En quoi consistaient les escroqueries de la Trésorerie ? Comment as-tu fait pour faire comprendre à Zette que tu avais besoin d'une boussole, d'une carte, de marks, et de diverses autres choses pour ton évasion ?

Les « Teutons », les « Boches », les « Fritz », les « Frisés », les « Fridolins », les « Schleus »... Eh oui, c'étaient les mots des prisonniers pour désigner leurs geôliers, qui pouvaient à tout moment devenir des tortionnaires, des assassins.





Les adeptes du politiquement correct doivent comprendre que nos pères n'étaient pas en train de vivre une histoire d'amour avec l'Allemagne et que l'heure de la réconciliation n'avait pas encore sonné.

J'ai beaucoup parlé et abruti mes proches avec le Stalag II B, Poméranie orientale.

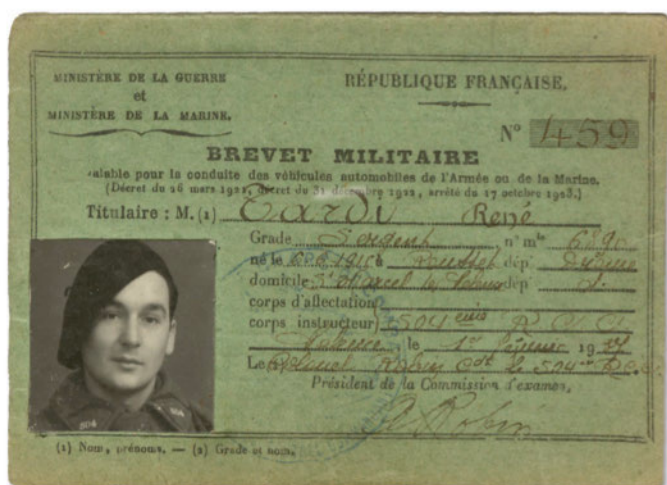
Je remercie Dominique, ma femme, pour m'avoir aidé à préciser le cadre du récit de mon père par des recherches photographiques – il faut recommander, entre autres, les archives du site web « Stalag II B, Hammerstein-Czarne en Pologne » –, et pour avoir, en préfaçant ce livre, nourri et recoupé le récit de René, mon père, avec les souvenirs de Jean, le sien... Ils auraient pu se croiser au Dulag XII D, à Trèves... J'ai fait en sorte que ce soit le cas. C'est la seule entorse que je me sois permise à la réalité des faits.

Merci à ma fille Rachel, pour sa mise en couleurs, sombre comme la réalité de ces années de guerre. Merci à mon fils Oscar pour le temps passé à certaines recherches documentaires.

Remerciements à Hildegard et Michel Gosselin pour leur assistance linguistique depuis Nuremberg, à Didier Comès depuis Malmédy dans les Ardennes belges, à Benjamin Legrand pour une ligne de jurons totalement d'époque, au bon Docteur Sichère et à son ami, M. Claude Gillet, collectionneur d'arrachepatates et de tracteurs Lanz, également d'époque.

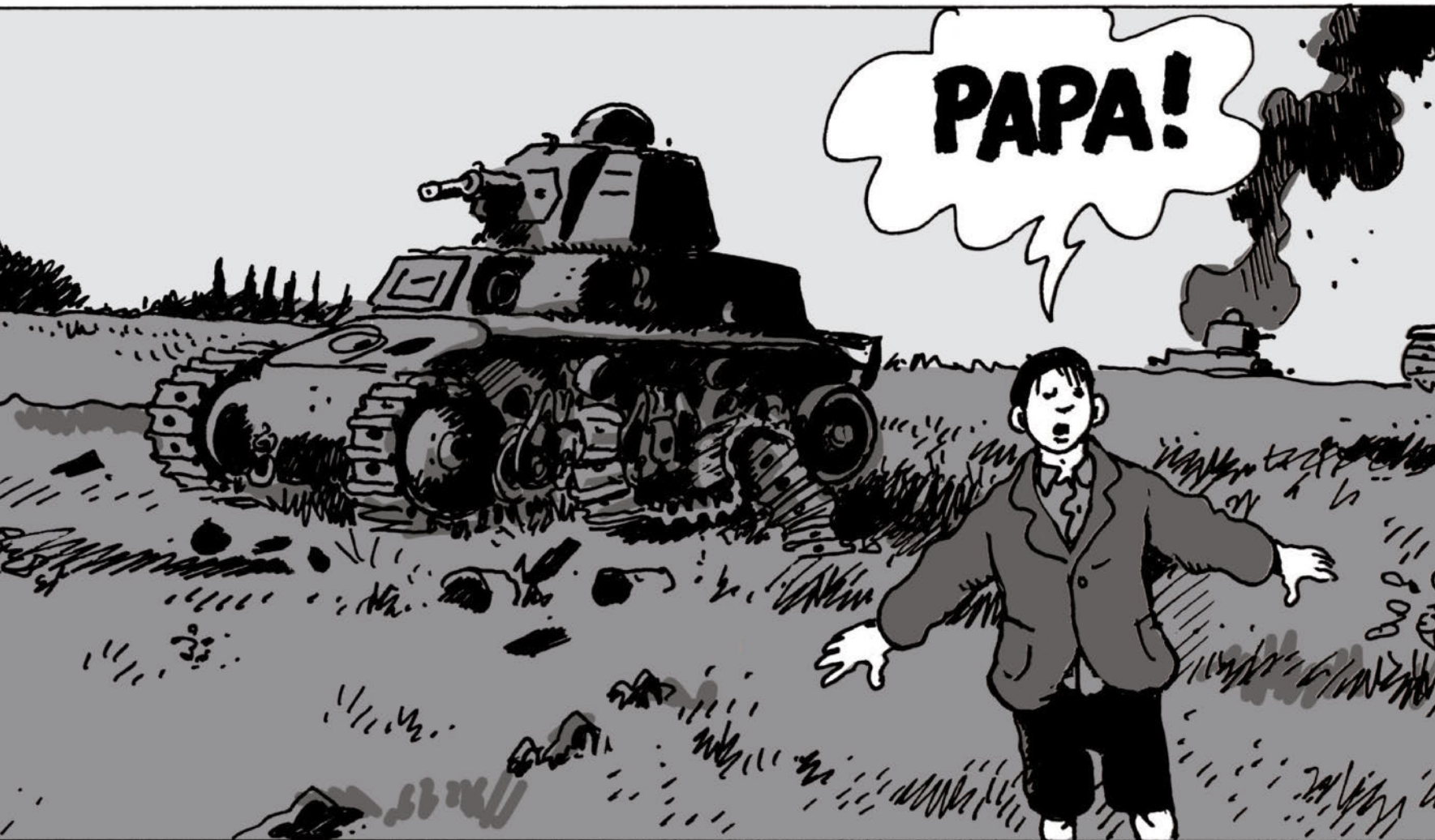
Et bien sûr, merci à Jean-Pierre Verney, mon poilu préféré : « Dessine plutôt un MP38, qu'il m'a dit l'autre jour, le StG44, c'est trop gros pour le Stalag ! »

TARDI

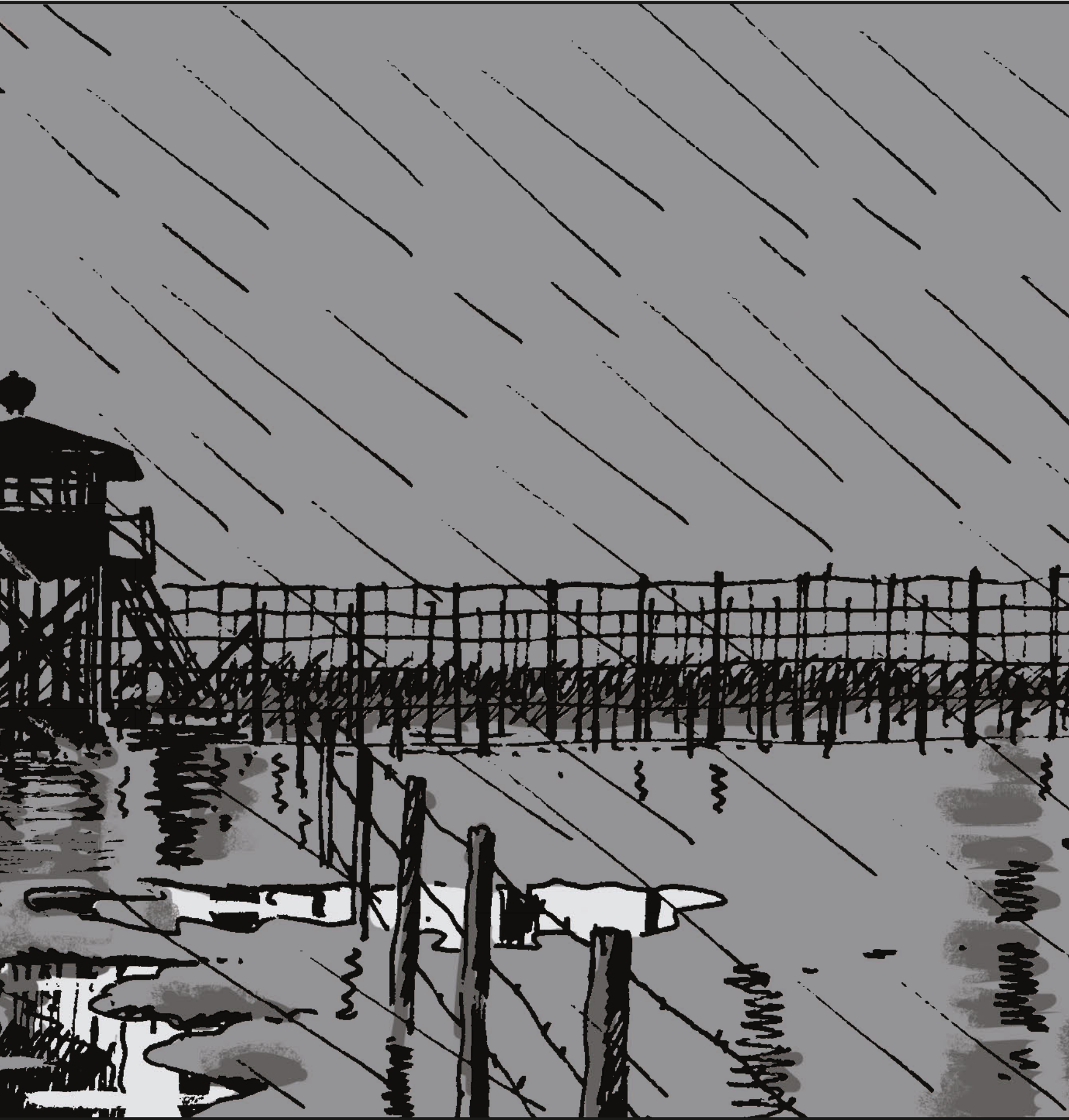


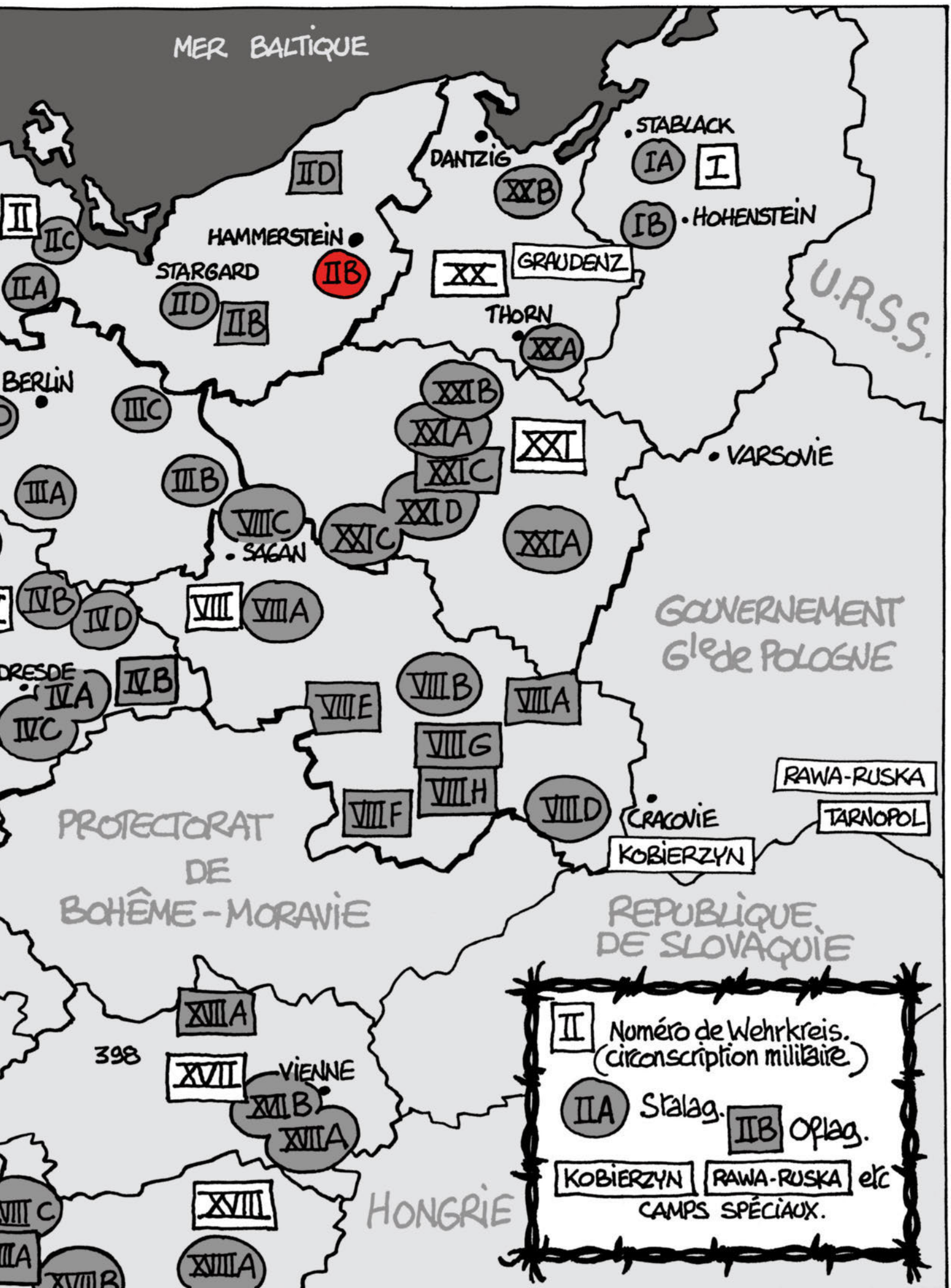


René Tardi, 1937.









MER BALTIQUE

U.R.S.S.

GOUVERNEMENT
Gêde Pologne

PROTECTORAT
DE
BOHÊME-MORAVIE

REPUBLIQUE
DE SLOVAQUIE

HONGRIE

II Numéro de Wehrkreis.
(circonscription militaire)

IIA Stalag. IIB Oflag.

KOBIERZYN RAWA-RUSKA etc
CAMPS SPÉCIAUX.

398

STABLACK
DANTZIG
HAMMERSTEIN
STARGARD
BERLIN
THORN
VARSOVIE
SAGAN
DRESDE
CRACOVIE
KOBIERZYN
RAWA-RUSKA
TARNOPOL
VIENNE



Nos chefs magnifiques nous avaient donné l'ordre de découvrir l'ennemi et de le détruire. Ça au moins, c'était du limpide, même pour les plus limités d'entre nous! C'était de l'avoine pour les bovins! C'était du militaire!



Mais alors, qu'est-ce que tu fais là? C'est pour jouer au héros? ... pour épater la galerie? Non, quand même pas!

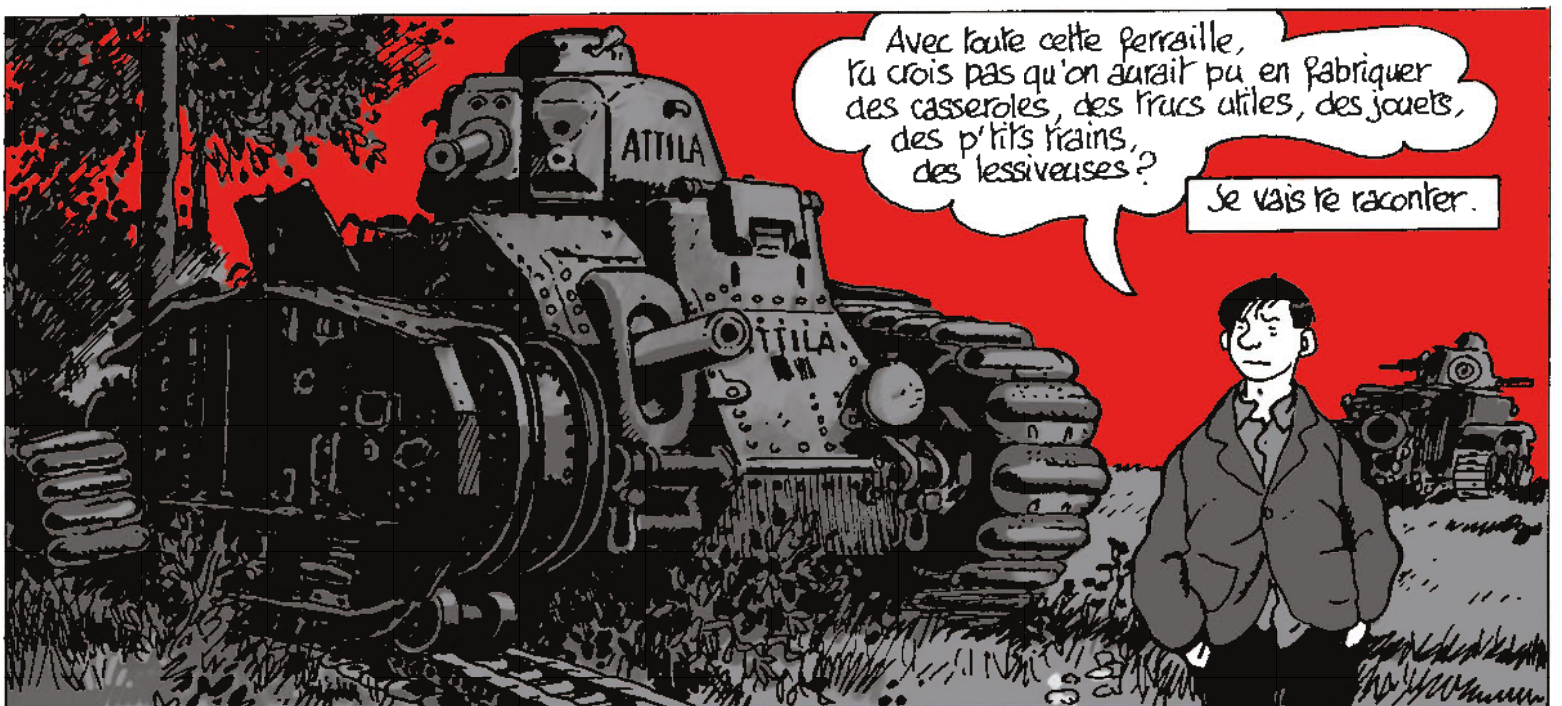
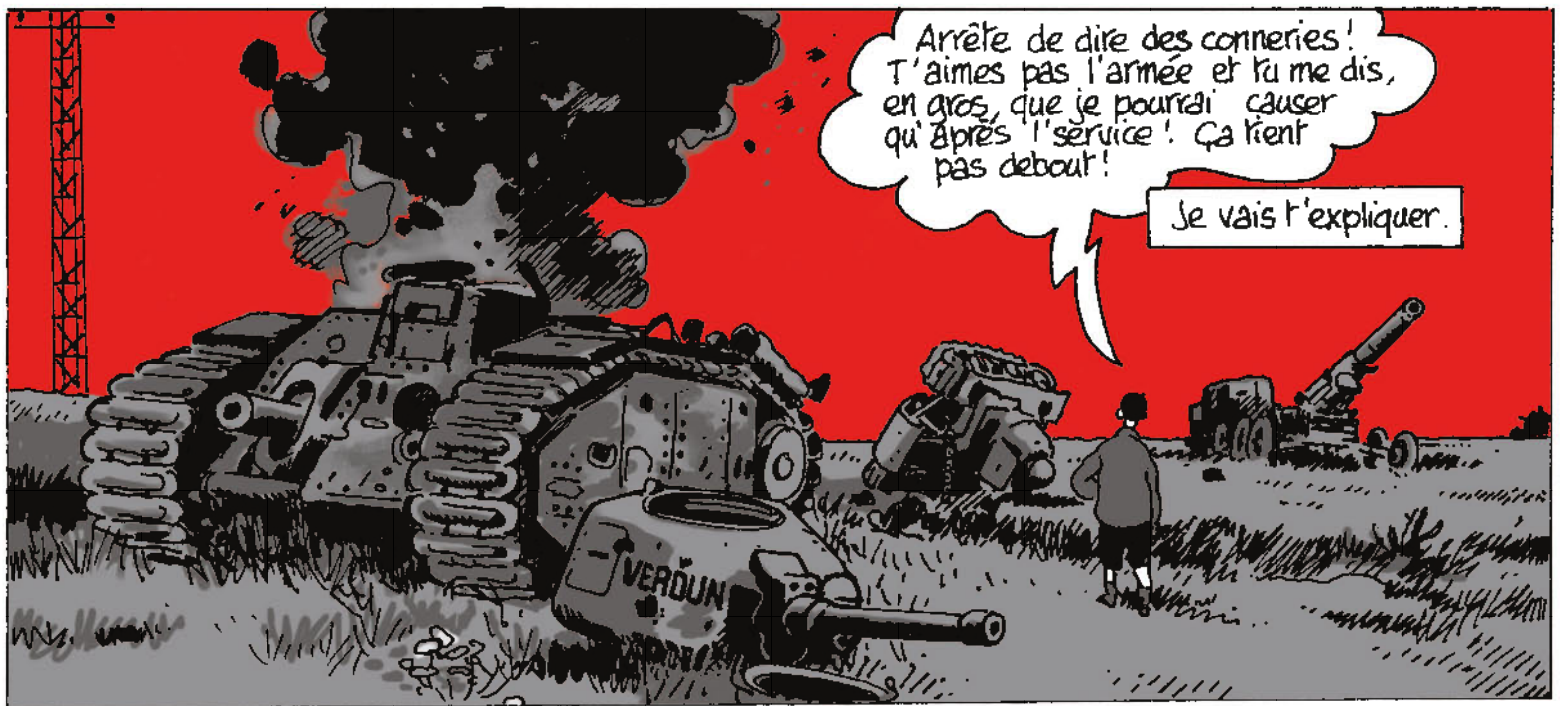
Laisse-moi parler!

Je t'écoute.

Alors, ferme ton clapet! Tu l'ouvriras quand tu auras fait ton service!

Mon service?

Militaire!



Le 30 janvier 1933, j'allais sur mes 18 ans ; c'est alors qu'Adolf HITLER, chancelier du III^e Reich, arriva au pouvoir et que la vie commença à basculer.



Ce n'était que rencontres d'hommes d'État... Le début de démonstrations de force, et prétention à l'élargissement d'un territoire qui ne pouvait plus contenir que difficilement 70 millions d'Allemands dans un espace plus étroit que la France pour 40 millions d'individus. Ce fut le "Drang nach Osten" - la ruée vers l'Est.

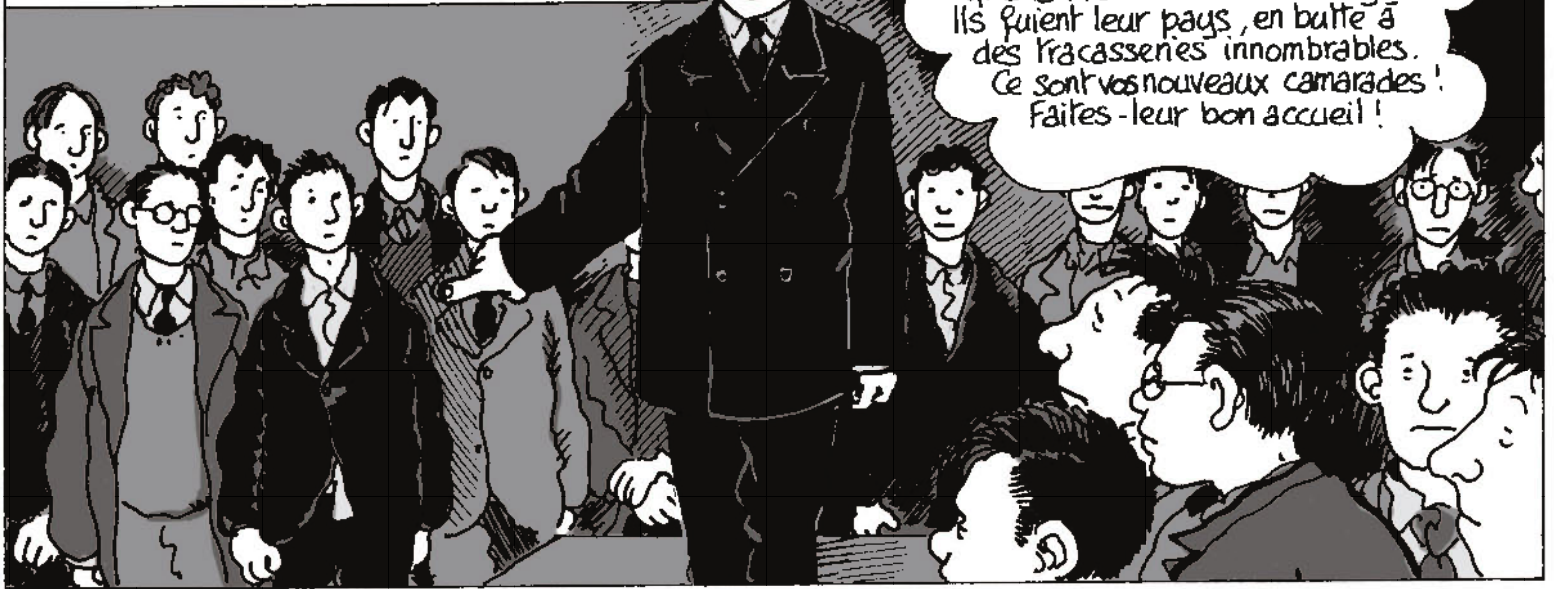


Pourquoi ne pas annexer ces merdeux pays, berceaux de désordres et de conflits latents, qu'étaient : Pologne, Tchécoslovaquie, Hongrie, Roumanie et Ukraine ? La Bulgarie se faisait oublier. Quant à l'Ouest, impensable d'y prendre pied. Les Allemands n'auraient pas si facilement la Grande-Bretagne et la France. Voilà le climat au moment de l'arrivée au pouvoir d'Adolf HITLER.



Un jour à la récré, le dirlo, un Lorrain qui avait fait 14-18, se fit apporter une table sous le préau et y grimpa pour nous faire une petite harangue.

Voilà de jeunes Allemands juifs que la France vient d'héberger. Ils fuient leur pays, en butte à des tracasseries innombrables. Ce sont vos nouveaux camarades ! Faites-leur bon accueil !



Je suis devenu pote avec l'un d'eux, WASSERMANN, pour déconner on l'appelait WATERMAN, comme la marque de l'encre de nos stylos. On ne lui a jamais demandé s'il était circoncis. Après la guerre je l'ai recherché, mais je n'ai jamais plus entendu parler de lui, ni d'aucun autre.

Ils ont certainement été remis aux nazis par la police française sur dénonciation d'une concierge...

... Et transportés gratuitement par la S.N.C.F. !



Tu vas trop vite ! Il nous restait encore quelques années de paix à vivre.

